Propriétés et conditions d'identité de quelques objets meinongiens

Bruno Langlet

▶ **To cite this version:**

Bruno Langlet. Propriétés et conditions d'identité de quelques objets meinongiens. Métaphysique contemporaine et profondeur de champ historique, Apr 2017, Aix en Provence, France. hal-02405847v1

HAL Id: hal-02405847

https://amu.hal.science/hal-02405847v1

Submitted on 11 Dec 2019 (v1), last revised 13 Dec 2019 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Propriétés et conditions d'identité de quelques objets meinongiens

Bruno Langlet

[Communication prononcée lors de la Journée « Métaphysique contemporaine et profondeur de champ historique », Aix en provence, le 13/04/2017]

Je voudrais essayer ici de discuter d'un point qui concerne le meinongianisme contemporain et ses adversaires – problème hérité en partie de la philosophie de Meinong, mais formulé d'une manière distincte de certaines perspectives du Meinong historique, et de telle façon que certains éléments de la théorie d'origine sont laissés de côté, alors qu'ils pourraient rendre ici des services.
Meinong est célèbre, on le sait, pour avoir proposé une théorie des objets non-existants dans des conditions particulières, qui sont associées à une perspective réaliste, celle qui a intéressé un certain nombre de philosophes au début du XXème. Une partie de son approche dépend de la distinction entre le contenu des représentations et l'objet des représentations, laquelle découle chez lui de sa réflexion sur les relations et les complexions. Un des principes de ses positions est une variante compliquée du principe de l'intentionnalité, selon lequel toute pensée vise un objet distinct d'elle-même, en admettant que les propriétés des pensées sont distinctes de celles des objets qu'elles visent.
On lui doit des formules comme celles disant « pour qui aime les paradoxes, il y a des objets dont on peut dire qu'il est vrai qu'ils ne sont pas » (à propos des couleurs – le supposé « paradoxe » oppose en réalité la perception des couleurs et leur description en termes scientifiques), ou des thèses affirmant que le carré rond est carré ou que le carré rond est rond. Ici il y a une théorie complexe des actes de l'esprit et des objectifs, des objets complexes, des états de choses visés par l'esprit, choses dont je ne vais pas parler, même si cela permettrait de mieux préciser ce qu'il voulait dire. Malgré le côté disons surprenant de ses positions, un certain nombre de philosophes ont admis quelque chose d'assez proche de ce que disait Meinong, et d'autres ont bien sûr réagi d'une façon inverse. Meinong soutenait que sa perspective allait au-delà des catégories de la métaphysique et de l'ontologie, et le problème de l'existence des non-existants s'est transporté dans une branche de la métaphysique que l'on nomme la méta-ontologie, laquelle tente de proposer des procédures plus ou moins formalisées permettent supposément de savoir ce qu'il faut accepter comme entités dans l'inventaire ontologique.

La *Disputatio* contemporaine en méta-ontologie
L'acceptabilité des objets non-existants dans l'ontologie générale est ce qui fait l'objet d'une *disputatio* en métaontologie. La méta-ontologie est une branche de la métaphysique qui porte essentiellement sur l'examen des entités à accepter dans l'ontologie, plus précisément sur l'examen des procédures qui permettent de déterminer ce que l'on peut accepter ou non. Pour ce qui concerne l'acceptabilité des objets non-existants, je vais considérer ici un débat entre disons les partisans du meinongianisme (modal), ou noneistes, et disons les contempteurs de cette position, dont je préciserai les grands noms progressivement et selon les besoins de mon propos.

Les partisans du meinongianisme, que l'on appelle parfois aussi nonéistes, admettent des objets qui n'existent pas, ou qui ne *sont* pas, mais qui ont bien le statut d'objets, fût-ce de pensée, tout en soutenant aussi que ces objets sont toujours distincts des processus de pensée qui les visent. Ainsi, pour des philosophes comme Priest ou Routley, nous nous

rapportons en effet à des objets non-existants, lesquels, quoiqu'ils ne possèdent bien sûr pas les caractéristiques des entités existantes, ont néanmoins des propriétés : d'une manière ou d'une autre, il faut bien dire qu'ils ne sont pas rien – ils ne sont pas des existants mais ils ne sont pas rien.

Du point de vue des adversaires du meinongianisme, on ne peut pas tracer de distinction recevable entre exister et être, ni entre exister et être un objet. A partir de la théorie des descriptions définies de Russell, de celle de la théorie de l'engagement ontique de Quine et de la reprise par van Inwagen des thèses quiniennes sur la quantification existentielle, il faudrait alors considérer que l'on ne peut traiter des objets qu'en tant qu'ils sont (en tant qu'ils sont dotés d'existence). Outre cela, ils ne sont rien : les objets non-existants n'ont pas droit de cité, et il n'y a ni formes spécifiques d'existence ni degrés d'existence. C'est une position assez proche du bon sens.

Ce débat est en partie une réactivation d'un débat créé par les thèses du Meinong historique, qui étaient pourtant plus distinctives. Meinong faisait au moins une triple distinction qui a disparu du débat contemporain. Il s'agit de la suivante.

La triple distinction oubliée dans le débat contemporain

Le fondateur de l'école de Graz distinguait parmi les objets :
ceux qui existent,
ceux qui n'existent pas mais subsistent
et ceux qui ni n'existent ni ne subsistent, mais qui relèvent du hors-l'être (*Aussersein*).

Les éléments de cette distinction n'apparaissent pas à la même période dans la construction progressive de la théorie meinongienne, mais ce fait peut être négligé ici, pour les besoins de la discussion.

Les objets **existants.** Ils sont assez divers pour Meinong. Ce sont ceux qui ont actualité, comme les objets se trouvant dans l'espace et le temps. Ce sont aussi ceux qui satisfont au critère éléatique, pouvant pâtir et d'agir et entrer dans des relations causales[1]. Ce sont grosso modo les objets dotés de matérialité. Mais ce sont aussi les évènements de pensée, ou comme il le dit, les actes de pensée. Meinong ne serait pas réductionniste. Ce que j'appelle ici événements de pensée, ce sont des épisodes mentaux, que Meinong appelle aussi des expériences conscientes ou des « actes ». Des occurrences d'états mentaux qui sont dits des « actes » et ces actes peuvent être de l'ordre de l'activité (jugement, assomption, désir) ou de la passivité (émotions, représentations, sensations). Un contenu mental a aussi une existence pour Meinong. (C'est ce qui fera une différence : objet et contenu mentaux ne peuvent pas être identiques car le premier peut ne pas exister et le deuxième existe.)
Donc, par exemple : une table, un chat ou un arbre *existent*, tout comme un événement de pensée : un doute, le contenu de la pensée lorsque je pense à un ours, une émotion, une volition, un jugement.

Un objet **subsistant** est autre chose. Je vais considérer ici que qui est subsistant est un objet fondé, ce qui est nous rapporte à la version de la théorie de Meinong de 1899. D'une

[1] Je passe sur une difficulté, car Meinong pense que les rapports de causalité se tiennent entre des objectifs factuels, que l'on pourrait comparer ici à des état de choses armstrongiens.

certaine manière, c'est un objet dépendant mais qui n'est pas un objet matériel, même s'il peut être construit sur des objets matériels. [Peut-être que les objets sociaux sont de tels objets]. Ces objets ont un statut de non-existant mais ils ont une réalité, disons, abstraite, qui requiert qu'une pensée les vise, mais qui ne les crée pas : de tels objets ont une forme de robustesse. Une mélodie, une mesure, une mise en relation de deux qualités, une incompatibilité entre deux couleurs, une ressemblance entre deux formes, la diversité ou différence de deux entités, un état de choses factuel, sont des objets de pensée qui *subsistent.* Ou encore : un objectif factuel (= un état de choses abstrait et qui est le cas) est un subsistant. Un objectif factuel est un objectif qui peut être vue comme une proposition vraie. Dire que l'homme est un vivant : c'est un objectif factuel qui subsiste. Un état de choses abstrait qui semble correspondre à quelque chose dans l'être. La subsistance correspond ici à l'éternité de la vérité. Des personnes ont assisté à cette journée : c'est un état de choses. (Je reviens plus bas de façon plus détaillée sur cette catégorie.)

Un objet **hors-l'être** (*Aussersein*) est un objet qui ni n'existe ni ne subsiste, mais il peut être appréhendé (c'est la propriété de tous les objets, dans leur infinité, avant que l'on puisse dire s'ils existent ou subsistent, et avant qu'ils ne soient actuellement appréhendés. C'est de cela dont il est question lorsque l'on parle des objets meinongiens, la plupart du temps).
Voici des exemples ; un triangle ovale, une machine à mouvement perpétuel, une montagne d'or, Sherlock Holmes, Gregor Samsa, Pégase, Akira, Thor, le relativisme absolu, le fer de bois sont des objets *ausserseindes* – qui relèvent du « hors-l'être ». Il s'agit d'objets ne pouvant ni exister ni subsister en vertu d'une incompatibilité logique, par exemple, ou en vertu d'une impossibilité factuelle. Notez que les êtres de fiction appartiennent à cette catégorie. Gregor Samsa, Emma Bovary, Mina Harker, Akira, Hulk, Deadpool, ne subsistent pas, ils sont hors l'être. [L'objet sans qualités est un objet hors l'être]

Cette triple distinction est écartée dans le débat métaontologique, ou encore est retraduite dans une autre distinction qui n'est pas très fidèle à la position de Meinong : une distinction entre exister et être, laquelle est par exemple formulée et critiquée par les contempteurs du meinongianisme.
Elle est aussi reformulée à travers une autre distinction, comme celle qui passe entre : exister et ne pas exister tout en étant un objet, qui est défendue par les partisans du meinongianisme.

Je vais essayer de montrer que cette mise à l'écart de la triple distinction repose sur des erreurs ou des glissements, et que la catégorie des subsistants est occultée à la suite de ces erreurs et glissements, alors qu'elle permet de surmonter des difficultés. Elle permettrait par exemple de soutenir qu'il y a des non-existants qui ont bien des conditions d'identité, et donc que ceux-ci peuvent être tenus pour des non-existants ayant droit de cité.

Cependant, avant cela, il est légitime de se demander comment on a pu en venir à un débat qui opposerait :

- D'un côté : les partisans de l'existence au sens fort, lesquels affirment que : ou bien les entités existent, ou bien elles n'existent pas, et que celles qui n'existent pas ne sont donc à proprement parler rien, sans donner crédit à une différence entre ne pas exister et ne pas être un objet ;
- De l'autre côté : les partisans disons de l'objectualité, ou noneistes, qui reconnaissent que des objets n'existent pas , mais qui affirment qu'ils sont des objets – qui n'existent pas ? et qui reconnaissent donc la validité de la distinction

entre ne pas exister et être un objet malgré cette non-existence

Je propose très rapidement ici une courte esquisse rendant compte de l'origine de la constitution de cette opposition.

La distinction malmenée et la nouvelle opposition

Dans la construction du débat contemporain, Quelques traits, relatifs à l'oubli ou la mise de côté de cette triple distinction meinongienne, sont donc repérables.

Quine. Certaines bases du débat contemporain sont jetées dans le fameux article de Quine, « On what there is » [1948]. Meinong y est présent à travers le philosophe fictif « Wyman » : il traiterait d'objets de pensée, mais selon Quine, il serait soudain embarrassé lorsqu'on lui parle de Pégase.

Meinong-Wyman affirmerait alors qu'exister est une chose mais que subsister en est une autre. Ceci à propos d'entités fictives – des êtres de fiction, des être n'existant pas mais naissant de l'imagination d'auteurs, ou tirés de mythes ou de légendes. Dans cette version quinienne des choses, la « subsistance » meinongienne concerne donc les objets fictifs et elle semble être tenue pour une forme étrange « d'existence », celle qui serait caractéristique des êtres de fiction. Ici, il y a un coup historique ; ou bien une gigantesque erreur, ou bien une tromperie volontaire. Car Meinong ne soutenait pourtant rien d'approchant : la subsistance a un sens précis pour lui et surtout elle ne concerne en rien les objets fictifs, comme nous l'avons indiqué.

Meinong soutient que les entités fictionnelles relèvent plutôt du hors-l'être : elles ne subsistent pas ; elles sont des objets non-existants. Confondre de la sorte ce qui subsiste et ce qui relève du hors-l'être (*Aussersein*), comme le fait Quine, n'est pas forcément classique, mais cela détermine une partie du débat, car c'est cette distinction qui est reprise par les noneistes parfois.

Cela dit, Russell peut aussi y être pour quelque chose, en raison de ses changements progressifs de position, qui vont de pair avec une présentation de plus en plus caricaturale de Meinong.

Russell. On ne trouve pas immédiatement cette confusion dans les recensions que Russell donne de plusieurs textes de Meinong dans *Mind*, ni dans son fameux « On Denoting », qui refuse les thèses meinongiennes impliquant *l'Aussersein*. Elle n'apparait pas non plus dans son manuscrit de 1913 sur la théorie de la connaissance. En effet, dans ces textes, Russell affirme toutefois faire une distinction entre les objets dits exister et ceux qui sont dits subsister, mais il écarte ceux qui, selon lui, ne doivent pas être entendus comme des objets, parce qu'ils ne sont rien – il s'agit ici des objets dont Meinong soutient qu'ils relèvent de *l'Aussersein*. Russell suppose donc ici qu'une **forme d'être** devrait être attribuée à ces derniers objets, ce qui est pour lui impossible et le conduit à leur refuser le **statut d'objet** même. On voit poindre ici le refus de la différence entre ne pas exister et ne pas être un objet. Ce qui n'existe pas ni ne subsiste n'est pas un objet ici. Ceci est faux chez Meinong. C'est une **première phase** de l'écrasement de la distinction meinongienne.

Dans d'autres textes du même Russell, une confusion entre la subsistance et le hors-l'être apparaît soudain. Elle prend des formes extrêmes, comme dans son autobiographie intellectuelle, où, selon lui, la théorie de Meinong entraine l'affirmation que la montagne d'or – qui selon Meinong n'est pas du tout un objet subsistant – doit « subsister » dans un monde d'ombres platoniciennes. C'est un non-sens en regard de la théorie de Meinong. Important pour nous : des entités qui devraient être dites hors-l'être sont dites ici subsister, et comme ces entités, étant hors-l'être, subsisteraient de manière incompréhensible, alors on

écarte ce qui est hors-l'être avec ce qui relève de la subsistance. Voilà de nouveau le glissement, que Quine semble finalement avoir repris.

Dans l'*Introduction à la philosophie mathématique*, Russell fait encore mieux : il affirme que les licornes (êtres fictifs) et les montagnes d'or (non-existants), pour Meinong, doivent avoir une forme de réalité ou d'être logique (*logical being*) : à quoi il oppose grosso modo que la logique porte sur la réalité et pas sur des fadaises. Ici on atteint un sommet sur l'échelle de la distance entre une reconstruction d'une doctrine et ce que dit la doctrine elle-même.

On comprend, dans ces conditions, que les opposants au meinongianisme ne retiennent que l'existence et rejette ce qui est hors-l'être et la subsistance, en raison de l'identification progressive entre les deux.

Cela dit, on peut aussi retracer ce type de modification de la distinction de Meinong *aussi* **chez les partisans du nonéisme**, c'est-à-dire des partisans des objets de pensée qui n'existent pas.

R. Routley, par exemple, dans son article dirigé contre Quine, « On what there is… Not », écarte aussi de son domaine d'investigation la question de la subsistance (Une simple note de bas de page) : il remarque l'existence d'une distinction que faisait Meinong entre exister, subsister et ne pas avoir d'être. Routley reprend les exemples de Quine selon lesquels, pour Meinong, des *possibilia* tels que Pégase *subsistent* : il préfère alors écarter la distinction entre exister et subsister ainsi entendue, car selon lui, elle impliquerait que les *possibilia* soient « plus que possibles » qu'elles aient une forme d'être entre l'existence et la simple possibilité, ce qui la rendrait égarante – une conséquence correcte en regard du discours de Routley, mais qui n'a rien à voir avec celles de la véritable distinction de Meinong. Routley, ici, semble donc emprunter le chemin de la transformation opérée par Russell et Quine et rabattre aussi la subsistance sur quelque chose comme *l'Aussersein*, suite aux exemples choisis. Dans ces conditions, le débat est déterminé par la manière dont Russell et Quine ont imposé une certaine distinction.

Evidemment, certaines parties prenantes du débat sont moins éloignées de ce que dit Meinong, mais ils ne tiennent jamais véritablement compte de l'essence de la notion de subsistance. Par exemple, et de manière peut-être plus fidèle, Graham Priest remarque que chez Meinong, la distinction d'origine portait sur les objets existants et les objets abstraits, tandis que les chimères et les êtres de fiction étaient considérés par Meinong comme dépourvus d'être. C'est donc plus correct en regard de ce que soutenait Meinong. Mais Priest écarte malgré tout cette distinction meinongienne, en soutenant que dans le nonéisme, la distinction centrale passe par les existants et les non-existants, et il qu'il n'y a pas besoin de groupe de subsistants. Ils sont classés parmi les objets abstraits et donc parmi les non-existants. Le terme d'objet abstrait est ici assez vague.

Dans les publications plus récentes, les subsistants meinongiens sont en effet identifiés aux objets abstraits. Pour Francesco Berto, la subsistance est caractérisée comme identique à la cohérence ou à la consistance. Une telle classification repose de nouveau sur l'identification des objets subsistants et des objets abstraits, ce qui, tout en étant certes en partie correct, ne peut pas non plus résumer la spécificité des subsistants, et laisse de côté ce qui fait le sel des objets subsistants. Les objets subsistants des nonéistes sont ici des entités mathématiques ou des états de chose abstraits, des entités platoniciennes éventuellement. Ils partagent certes bien cette forme de consistance ou de cohérence avec les objets subsistants de Meinong, au sens où ils ne sont pas frappés par une incompatibilité de propriétés qui les rendraient inconsistants, comme les objets impossibles.

Cependant, même si la subsistance est tenue pour le propre d'objets abstraits, ceci n'épuise pas vraiment le sens meinongien de cette notion, car les objets subsistants sont des objets

fondés et sont des non-existants.

Voilà toutefois une différence : les subsistants sont pour les nonéistes classés parmi les objets abstraits, des non-existants qui n'ont ontologiquement pas de spécificité ; le subsistants sont pour leurs contempteurs classés parmi ce qui n'existe pas et qui n'est même pas un objet. De ce point de vue la distinction de Meinong entre les subsistants et les existants et les objets relevant du hors-l'être est tenue pour une distinction qui n'implique pas de différence sérieuse : ils n'auraient pas de caractéristique propre faisant qu'ils pourraient résister au rabattement sur une branche ou une autre de la distinction entre exister et ne pas exister mais être un objet.

Rappel rapide : le débat est le suivant :
Faut-il accepter cette distinction :

exister *versus* ne pas exister (où ne pas exister = ne pas être un objet) ?

Ou bien celle-ci :

exister *versus* être un objet non-existant (= ne pas exister mais être un objet malgré tout) ?

Avant de tenter de discuter ce point, il convient de remarquer que les objets subsistants obéissent aussi à d'autres critères que je vais rappeler, car cela modifie selon moi considérablement la donne.
La situation est la suivante. Les contempteurs des objets non-existants englobent dans leur critique la théorie des subsistants de Meinong, en insinuant que cela représente une distinction inutile, ou même absurde, entre exister et être.
Selon la position originelle de Meinong : les subsistants devraient être classés parmi les objets non-existants, tout en étant des objets avec des caractéristiques importantes. Si par exister on entend être doté d'une spatialité et d'une temporalité, alors des objets subsistants comme les relations de ressemblance, les mesures, les mélodies sont bien des non-existants, tout comme le sont les carrés ronds (qui eux ne *subsistent* pas).
Mais dans la perspective de Meinong, penser à une relation de comparaison, au nombre de noix qu'il y a sur la table, à telle mélodie, à une limite ou à un carré blanc est quelque chose qui est très différent de penser à un être de fiction (un non-subsistant) et à ses caractéristiques.
Celles-ci ne se résument pas à la cohérence et à la consistance même s'ils ne contiennent certes pas d'incompatibilité entre propriétés et ne sont pas objets gratuits de l'imagination. Ces dernières sont une condition nécessaire à la subsistance : des objets inconsistants ou aux propriétés incompatibles ne peuvent pas subsister.

Outre cela, les subsistants ont pour caractéristique propre d'être des entités *fondées*, des entités *dépendantes*, pour lesquelles ce rapport de fondation est à entendre d'une manière précise. Cette fondation a des vertus : elle rend d'abord possible un discours sur les propriétés de ces non-existants – discours que les partisans du nonéisme voient comme essentiel à leur argumentation en faveur des objets non-existants. Je vais plus ou moins laisser cela de côté pour l'instant.
Elle permet aussi de surmonter un reproche constamment dirigé vers les partisans des entités non-existantes, lequel consiste à dire qu'elles ne peuvent pas avoir de conditions d'identité. Cet argument est proposé par Quine et se trouve repris par Peter van Inwagen par exemple. Il est discuté par les partisans du nonéisme qui en nient la portée ou certains

aspects du contenu.

Ma position : Revenir aux caractéristiques historiquement établies par Meinong, cela permet de montrer en quel sens les subsistants sont à la fois des non-existants mais aussi des entités robustes, objectives, dotées de propriétés, et satisfaisant aussi aux conditions d'identité tenues pour Quine comme nécessaires à l'acceptation dans l'ontologie.

La triple distinction entre existants, subsistants et non-existants (et non-subsistants) peut alors apparaître comme plus puissante et utile que celle qui est usuellement acceptée.

Enfin, en conservant les subsistants parmi les non-existants, si les raisons meinongiennes sont clarifiées, notre thèse a ainsi deux aspects complémentaires : montrer que le subsistants meinongiens bien compris (en tant qu'objets fondés) ont des conditions d'identité et ne peuvent tomber sous la critique de Quine. Et donc que les noneistes, en reconnaissant une spécificité aux subsistants parmi les objets non-existants, verrait leur argumentation contre les philosophes non-noneistes être facilitée. La triple distinction meinongienne entre exister /subsister/ relever du hors-l'être introduit donc une clarification au sein du débat, et pourrait le renouveler.

Y a-t-il des Conditions d'identité pour les objets fondés meinongiens ?

Qu'est-ce que le test de Quine ? Pour qu'une entité puisse être considérée comme une entité au sens plein, soutient Quine, elle doit avoir des conditions d'identité. « No entity without identity » - Cela signifie que pour que quelque chose soit recevable comme entité, il doit être possible de déterminer des conditions qui permettent de dire si ce quelque chose est distincte d'une autre entité ou si elle lui est identique. Si l'on ne peut pas obtenir des conditions de ce type, alors rien ne parle en faveur de l'adoption de ces entités dans une ontologie, aussi large soit-elle.
Un exemple de départ, apparemment assez clair, est donné par Quine à propos des entités matérielles. En effet, pour ces dernières, les conditions d'identité relèvent par exemple essentiellement de la spatio-temporalité :

> *a* et *b* sont des existants distincts si et seulement s'ils n'occupent pas une même place à un même temps.

Un autre exemple : Quine soutient aussi que des critères d'identité s'appliquent à des objets abstraits tels que les ensembles, (donc des objets abstraits, admis par Quine) au sens où leurs conditions d'identité dépendent des éléments appartenant à l'ensemble.

> X et Y sont le même ensemble s'ils ont les mêmes éléments et ils sont distincts s'ils n'ont pas les mêmes éléments.

A l'aune de cette perspective, les objets non-existants pourraient donc ne pas avoir de conditions d'identité, ne pourraient pas être dits distincts les uns des autres ou identiques les uns aux autres, et donc ne pourraient pas être considérés comme étant quelque chose – même pas comme des *objets* – non-existants, donc.
Quine présente une application de son idée (lorsque nous considérons deux objets meinongiens, il n'est pas possible de savoir s'ils sont distincts ou identiques, donc qu'ils n'ont pas de conditions d'identité, et donc qu'ils ne peuvent pas être tenus pour des entités)

à ce qu'il dit être des objets meinongiens. L'exemple de Quine est le suivant : il serait impossible de distinguer tel homme possible non actualisé, de forte corpulence et se tenant sur le pas de la porte, de tel autre homme possible se tenant sur le pas de la porte, mais étant chauve.
Ces « possibles inactualisés » sont ce que Quine entend par des objets non-existants meinongiens. S'il est impossible de dire s'il s'agit du même homme ou de deux hommes distincts alors les objets non-existants n'ont pas de conditions d'identité. En admettant la thèse de Quine et en admettant que ce sont des objets meinongiens, cela semble correct à première vue. Cependant, la portée de cette approche est discutable. [*Nous ne tenons pas compte, pour l'instant, du fait que les exemples de Quine sont des exemples d'objets incomplets meinongiens, c'est-à-dire des objets qualifiés dans des objectifs (des états de choses meinongiens), où seulement une propriété ou deux se trouvent rapportées à l'objet. (Ils n'ont aussi pour Meinong qu'une fonction épistémologique, mais nous ne discuterons pas cela ici.) D'autre part, il est évident que Quine essaie ici de rabattre le non-existant sur les critères présidant aux conditions d'identité de l'existant. Il y a un biais dans la formulation du test, qui, s'il était transposé aux existants, pourrait être analogue à ce qui ressort de ceci : l'homme aux yeux bleus à 10h55 est-il le même que l'homme aux yeux bleus à ma gauche ? Dans ces conditions, il n'y aurait pas de réponse non plus pour les existants mêmes]* Retenons seulement que ce type d'exemple conduit Quine à une conclusion qui se trouve généralisée à tous les non-existants.

C'est à partir de là que je voudrais tenter de montrer, dans un premier temps, que les subsistants sont des objets qui, tout en étant des non-existants, ne tombent pas sous la critique précédente : ils satisfont aux conditions énoncées par Quine. Dans un deuxième temps, je voudrais montrer qu'ils permettent des qualifications plus fines de situations que l'approche quinienne ne peut pas traiter.

Caractéristiques des entités subsistantes
Pour tenter d'établir cela aller, il me faut aller un peu plus loin dans la description de ce que sont les entités subsistantes pour Meinong. Il s'agit ici d'un objet d'ordre supérieur et un objet fondé. Ces objets ont une **complexité**. Ils consistent d'abord dans un ***Superius*** *(*ou entité objectuelle émergente), lequel entretient une relation de nécessité avec ses *inferiora* (ou entités dont dépendent les objets d'ordre supérieur). Un objet d'ordre supérieur est donc construit sur d'autres objets ou leurs propriétés – dépend d'une pluralité.
On appelle ***inferiora*** des objets **fondationnels** qui peuvent être donnés à la perception. Une mélodie, par exemple, est un objet d'ordre supérieur qui dépend d'une série des notes qui sont ses *inferiora*.
Une relation de ressemblance dépend de *relata* sur lesquels elle est fondée.
Il en va de même pour une relation de différence ou d'incompatibilité.
Devant quelques cerises, on peut penser à leur diversité, leur ressemblance, leur nombre : chacun de ces trois objets est un objet d'ordre supérieur qui est fondé sur les objets pré-donnés, les cerises.

De tels objets d'ordre supérieur sont dits **idéaux** mais ils **ne sont pas produits** par l'esprit. Ce sont des entités – des objets – dotés d'une forme d'être, idéale, laquelle assure une *objectivité* aux pensées qui les concernent tout en leur servant de vérificateur, et quoique la saisie de ces objets dépende ainsi d'activités distinctes de l'esprit (comparer ou compter par exemple), ces dernières ne créent pas l'objet.
Les activités de l'esprit produisent, pourrait-on dire, les conditions psychologiques

permettant de viser et d'appréhender l'objet. Ces objets sont des entités subsistantes. La relation de ressemblance est pour Meinong un exemple caractéristique : une telle relation est idéale mais elle est a une forme d'objectivité, au sens où elle s'impose, au moins pour un certain nombre de cas, à qui la pense.
Par exemple, Meinong soutient qu'une copie de quelque chose *existe*, que son original *existe aussi*, mais que la ressemblance entre les deux ne peut pas être dite exister, quoi qu'elle ait bien une objectivité et une sorte d'être[2] - elle subsiste. La non-existence peut donc être solidaire de la reconnaissance de certaines propriétés, comme celle de la relation de ressemblance ici établie entre deux existants (la copie et l'original). Un tel objet non-existant, mais subsistant, a le pouvoir d'entrainer un certain comportement de l'esprit, comme accepter qu'il y a bien une ressemblance entre deux existants, reconnue malgré son « inexistence », ou s'opposer à qui nierait cette ressemblance. Cette manière de déterminer les esprits considérant la relation dépend ici de *caractéristiques assurément robustes qui sont intrinsèques à la relation elle-même*. Elles rendent nécessaire de lui conférer un type d'être – la subsistance (*der Bestand*).

Ces objets sont donc **idéaux** (non pas réels au sens d'existants). Une entité idéale a un sens précis chez Meinong. Elle possède une objectivité, elle peut être connue et de propositions qui la visent peuvent être tenue pour vraies. Elle possède ce que j'appelle, après P. Simons, une forme d'objectualité au sens où elle est un objet. [Chez Meinong, la question de savoir comment se fait la visée envers un objet est prioritaire à la question de la connaissance de cet objet : en ce sens, la détermination de l'objectualité est prioritaire à celle de l'objectivité. La première relève de la théorie de l'appréhension, la deuxième de l'epistémologie, ou autrement dit, la première relève d'une théorie de l'accès à des entités.]

La notion de fondation, ici, est essentielle pour comprendre en quoi l'idéalité des objets leur confère un statut objectuel et objectif : dans le texte *Sur les objets d'ordre supérieur*, elle rend raison de la dépendance entre les *inferiora* et leur *supérius*. La construction d'objets sur d'autres objets repose alors sur des rapports fondationnels, où l'esprit ne *produit en rien* la nécessité, mais la *révèle* bien plutôt. Les objets idéaux sont des entités fondées. C'est un bien un objet *abstrait*, pourrait-on dire, comme l'indiquaient G.priest ou F.Berto, mais c'est surtout un objet ***fondé*** ici sur des existants.
Il fait l'objet d'une certaine activité cognitive et il est une entité « subsistante » au sens où ce vers quoi l'esprit est tourné, lorsqu'il procède à certaines activités et que ces activités l'amènent à saisir quelque chose, est un objet visé, et que les caractéristiques de cet objet ne peuvent pas être modifiées arbitrairement sans que la pensée concernée ne soit alors une pensée fausse.

La nécessité intrinsèque aux objets fondés.
Si, pour Meinong, les objets subsistants, sont d'abord de façon générale des objets dont le propre est d'être des entités *dépendantes*, cette théorie de la subsistance est solidaire de l'idée la relation de fondation implique que les objets dépendants soient dotés de *nécessité*.
En quel sens cette notion modale intervient-elle ici ?
La nécessité entre les objets fondés et les fondations se présente sous aspect asymétrique

[2] quelque chose peut à bon droit être affirmé à propos de la ressemblance entre les cas donnés ; nous présupposons bien que la ressemblance entre les deux images ne peut pas être niée. La ressemblance n'existe pas, mais elle subsiste ; et ce qui selon sa nature peut très bien subsister, mais ne peut exister au sens strict, c'est ce qui doit être opposé en tant qu'idéal opposé au réel.

ici : un *supérius actuel* implique nécessairement une fondation précise, mais les mêmes objets peuvent servir de fondation à un autre *superius*, mais pas à partir des mêmes propriétés ou des mêmes relations entre ces propriétés ou entre ces objets fondationnels. L'objet d'ordre supérieur dépend de la fondation et c'est ici l'acte de l'esprit, qui d'une certaine manière **sélectionne,** le supérius et sa fondation. [3] Une Fondation ne produit pas un supérius et seulement celui-là. Entre un rouge et un vert, par exemple, il y a *nécessairement* une relation de dissimilarité. On pourrait aussi passer par une opération de comptage et dire qu'il y a *deux* couleurs.

Il faut une opération de l'esprit pour révéler le *superius*, qui se trouve être distinct selon que cette opération est une comparaison ou un comptage : le rapport entre *inferiora* et *superius* est alors différent, comme le type d'objet fondé qui est alors présenté – dans un cas une relation, dans l'autre une complexion. Mais à chaque fois qu'il y a une occurrence de ce rapport, il y a une nécessité entre l'objet d'ordre supérieur et ceux d'ordre inférieur sur lesquels il est fondé : ce rouge et ce vert ne pourraient aucunement être similaires ; tout comme on ne peut affirmer d'eux qu'il y a plus de deux couleurs expérimentées.

En ce sens il n'est pas nécessaire que les *inferiora* conditionnent l'occurrence d'un seul et unique *superius* lorsque l'esprit les appréhende[4], mais l'occurrence actuelle d'un *superius* précis implique nécessairement les *inferiora* concernés *et* une modalité particulière de l'activité de l'esprit qui les vise. Cela fait de l'opération cognitive un opérateur de sélection d'un objet dépendant parmi plusieurs objets dépendants.

Les Subsistants soumis au test de Quine

Soumettons de telles entités subsistantes au test de Quine. Je rappelle que ce dernier doit permettre de déterminer si l'on peut savoir si deux objets sont identiques ou différents, autrement dit s'ils sont un seul et même objet, ou deux objets différents.
Pour les entités subsistantes, le statut d'objet fondé permet de passer le test, précisément en:

> avoir des fondations, donc être un objet fondé et faire l'objet d'une relation cognitive

Cette double caractérisation des objets fondés, des objets donc ici subsistants, me semble fournir tout simplement une piste pour faire passer aux objets subsistants le test de Quine et donc les faire reconnaître dans une ontologie assez large. Ils ne seraient donc pas des objets existants mais seraient bien quelque chose, des objets non-existants et subsistants.

---

[3] De ce fait, il y a une nécessité qui s'établit à chaque fois entre les *inferiora* et le *supérius* concerné. L'opération de l'esprit révèle aussi les formes différentes de ce rapport de fondation nécessaire, et donc les diverses possibilités de saisir des objectualités fondées. De tels processus psychiques ne produisent donc pas l'idéalité de l'objet elle-même. Ils disposent plutôt l'esprit à saisir l'objet idéal avec ses propriétés intrinsèques.

[4] Cette diversité des objets fondés sur des mêmes objets fondationnels rendait étrange la notion de nécessité meinongienne aux yeux de Russell, pour qui le fait que les objets fondés puissent être divers traduisait plutôt qu'ils relevaient de la contingence. Il est plutôt contingent que l'esprit se tourne vers tel ou tel objet d'ordre supérieur, mais ces derniers ne sont nécessairement pas en nombre infini, et chaque fondation d'un objet indique qu'il dépend nécessairement de certains objets fondationnels

Le problème semble être ici d'abord de distinguer les objets fondationnels des objets fondés.
Si on ne peut pas le faire ici, alors on ne peut pas distinguer la mélodie de la série de notes, la forme qu'a la statue et les localisations matérielles de cette forme, le nombre de noix de la collection de noix, la différence entre deux couleurs de la diversité de ces deux couleurs et de ces deux couleurs tout court.

Je propose de préciser ces conditions de la sorte :

> (Cond 1) : Si a et b sont des objets fondés, a et b ont les mêmes fondations si celles-ci occupent des mêmes places à des mêmes temps (même de l'identité ici)

(Cette structure fondationnelle n'est pas incompatible avec des ressemblances structurelles avec d'autres ensembles de fondations).
Cela nous permet d'avoir un critère assez simple pour les conditions d'identité des objets fondationnels, que nous pouvons tenir ici pour des existants. C'est le critère de Quine pour les existants qui serait par exemple utilisé.

A cela, nous pouvons ajouter :

> (Cond 2) : Si a et b sont des objets fondés ayant les mêmes fondations (cond 1), alors a est le même que b s'il fait l'objet de la même opération cognitive et a est différent de b s'il fait l'objet d'une autre opération cognitive autorisée par les propriétés de ses objets fondationnels

La condition 1 traite des *inferiora*, elle ne fait que présenter ce qui permet de dire s'il s'agit par exemple d'un même groupe d'objets fondationnels ou d'un autre. Les quatre noix sont à la même place et dans un même temps selon que je les compte, que je les compare, que je les distingue, et si besoin on peut affirmer qu'elles constituent le même ensemble et qu'il y a des relations ordonnées de temps et d'espace qui restent stables. Selon les objets fondationnels concernés, il doit être possible de raffiner. Par exemple, pour une succession de notes, on pourrait utiliser l'acoustique ou les propriétés des sons pour déterminer si une série de note est jouée à un même lieu en un même temps ou s'il y a une série exactement similaire jouée à un autre lieu et un autre temps, etc.
De manière générale, les objets fondationnels sont des existants qui se tiennent dans certains rapports, et les conditions d'identité pour ce qui les concernent, ne posent pas de problèmes spécifiques.
La difficulté est ici de montrer que les objets fondés en ont aussi.

Pourquoi mettre en avant une relation cognitive parmi les conditions d'identité des objets fondés sur des fondations identiques ?

D'après la théorie meinongienne des objets fondés, des objets fondationnels peuvent rester les mêmes tandis que les objets qui sont fondés sur eux peuvent être différents. La relation cognitive est ici déterminante pour préciser à *quel* objet fondé nous avons affaire : elle est le déterminant pour sa sélection actuelle, comme nous l'avons dit, parmi les objets fondés possibles sur la base des mêmes objets fondationnels. Outre l'identité de la base fondationnelle, cette relation fournit selon moi une deuxième condition pour la détermination de l'identité ou non de l'objet en question. Cela mérite des explications bien sûr.

Il ne s'agit ici en aucun cas, je l'ai dit, de rendre ces objets dépendants de l'esprit : dans la théorie de Meinong, les objets fondés sont *saisis* par des états mentaux qui dépendent d'un processus de production (*Vorstellungsproduktion)*. Par là, les contenus de pensée, en vertu d'une activité mentale, produisent un nouvel état cognitif en vertu duquel l'esprit est disposé à saisir l'objet d'ordre supérieur, lequel reste bien fondé sur les objets fondationnels ces derniers étant préalablement traités cognitivement ou perceptivement.

C'est un étudiant de Meinong, Ameseder qui a précisé cette théorie. Cet état mental fonctionne comme une activité orientée rendant possible la présentation d'un objet, lequel se trouve alors « sélectionné » parmi les objets fondés qui sont *possiblement* présentables sur la base des mêmes objets fondationnels.

Par cette relation cognitive, nous ne traitons donc pas ici des objets simplement possibles mais de ceux qui sont *effectivement* saisis, visés, objectivement, sur la base d'objets fondationnels.

Voici un trait important : sans cette relation, on ne sait pas si l'on a devant nous une mélodie **ou** une série de notes considérée comme un collectif de notes, par exemple, **ou** encore une ressemblance entre les notes ou, une simple série de différences entre ces dernières, ou un comptage du nombre d'accords.

Prenons pour exemple ici la saisie d'une mélodie : nous pouvons considérer la relation cognitive comme une certaine écoute orientée. Cette relation est centrale pour la sélection de l'objet, car à partir de ces mêmes objets fondationnels, il est par exemple possible de penser la *différence* entre les notes en question, ou de compter les notes ou les groupes de notes. La différence, la ressemblance, le nombre, seraient des objets d'ordre supérieur impliquant les mêmes notes que pour l'objet supérieur « mélodie », mais ils ont pour condition des activités différentes lesquelles ont pour effet d'opérer la sélection d'un objet ou d'un autre, parmi ceux qui peuvent être appréhendés à partir des mêmes fondations. La ressemblance et la différence supposent grosso modo une activité de comparaison, le comptage une activité de numération – tandis que la mélodie suppose une activité d'écoute.

Cela signifie que si l'on s'en tient aux conditions spatio-temporelles, on a une seule série de notes, mais à partir de celles-ci, il est donc possible d'appréhender plusieurs objets distincts à un même moment du temps et en un même lieu, là-même où les notes sont spatio-temporellement identifiées.

En ce sens, la double condition permettrait de soutenir que mélodie et série de notes ne sont pas la même chose, d'un côté – donc de distinguer les objets fondationnels et les objets fodnants, qui sont bien quelque chose – et d'un autre côté, de distinguer les objets divers qui peuvent dépendre de cette même série de note.

Traits d'essence des subsistants et variété possible des attitudes cognitives

La fonction de l'opération intellectuelle « détermine » une certaine relation entre les fondements et ce qui est fondé, sans créer cette relation, et l'objet auquel elle donne accès doit ici être immunisé contre la liberté de la subjectivité. La relation cognitive permet de sélectionner des objets possibles mais pas de créer n'importe quel objet. Il y a ici un ancrage dans les propriétés de l'objet appréhendé, qui fait que la relation est contrainte au regard des possibilités de changement de visée.

Evidemment, placer une relation cognitive parmi les conditions d'identités de certaines entités *peut faire grincer des dents*. Elle implique les perspectives d'un esprit. Toutefois cette perspective est inséparable du rapport de fondation. Dans la théorie de Meinong, les objets fondés ont des caractéristiques telles qu'il est impossible de faire varier à l'envi la représentation de ces objets : les possibilités de variation sont fixées par la nature des objets fondationnels, les relations qu'entretiennent ces objets fondationnels et la relation de

dépendance que l'objet d'ordre supérieur entretient envers eux.
On voit ce que cela signifie : la forme de nécessité qui, dans les conditions décrites plus haut, relie des objets fondationnels à des objets fondés, est ce qui rend en effet impossible de penser que *n'importe quels* rapports pourraient se trouver entre objets fondationnels et objets fondés, et c'est donc aussi ce qui rend impossible que n'importe quel objet puisse émerger.

De ce point de vue, les objets subsistants ne sont aucunement déterminés *dans leur essence* par les opérations psychologiques qui leur sont corrélées et qui servent à les sélectionner. Ces opérations permettent seulement d'*exprimer* certains *rapports d'essence* qui sont pré-existants (ou « pré-subsistants », faudrait-il dire), autrement dit des rapports ancrés dans la nature ou les propriétés des objets fondationnels. La relation cognitive qu'un esprit entretient à ses objets ne peut donc pas faire advenir n'importe quelle relation entre *inferiora* quelconques, ni rendre possible la saisie de n'importe quel *superius*. Nous avons une certaine robustesse et une forme d'indépendance de ces objets. Ceci permet d'écarter le risque de relativité ou de subjectivisme que l'on pourrait être tenté de voir dans ce que j'appelle la relation cognitive et qui sert de condition à l'identification d'un objet d'ordre supérieur.

Quels autres arguments allant dans ce sens sont détectables dans le corpus meinongien ? Il est possible de le préciser en utilisant la différence entre ce que Meinong appelle les relations réelles et les relations idéales, et celles qu'il trouve entre les notions de dépendance externe et dépendance interne. Ces notions qui portent sur une certaine forme de concevabilité et sur ses limites, desquelles quelque chose est par là indiqué sur le statut des objets concernés. Meinong compare ici et là les propriétés des relations idéales et de ce qu'il appelle des relations réelles.
Les **relations réelles** sont telles que pour Meinong, elles laissent ouvertes la possibilité à des opérations d'un certain type de concevabilité. Meinong prend l'exemple classique de la relation entre couleur et étendue – la relation métaphysique par excellence pour les philosophes autrichiens – et il remarque que procéder à l'abstraction de la couleur est bien possible. Par exemple, tout comme il est possible de se représenter l'inhérence de cette couleur dans une portion de matière différente de celle où elle nous apparaît d'abord, Il est tout à fait possible d'imaginer le rouge de la cerise interverti avec le jaune du citron. On peut concevoir ce que l'on appellerait aujourd'hui un « swapping » de tropes, une interversion des qualités particulières. La nature de la relation entre étendue et couleur l'autorise. Ces possibilités indiquent qu'il y a selon Meinong, une dépendance **externe** entre couleur et étendue, car selon lui, de manière un eu surprenante, il est possible, en pensée, de déconnecter telle couleur de telle localité et donc de la concevoir sans la forme précise dans laquelle elle inhére.
A cette dépendance externe, il oppose ce qu'il appelle une dépendance **interne**, qui, toujours pour ce qui concerne la concevabilité, traduit le fait que ces entités ont pour propriété de *résister à une abstraction visant la séparabilité*. C'est une forme de la résistance cognitive à la variabilité des objets. Cette résistance à une abstraction visant la séparabilité fournit ainsi le critère de ce qui doit être conçu comme connexion nécessaire entre fondations et fondé**.** On ne peut concevoir une relation sans ces relata, on ne peut pas concevoir une complexion sans ses constituants. C'est un propre des objets d'ordre supérieurs et des objets fondés.
Un autre aspect de la résistance cognitive à toute variation est centrale ici et est dépendante des caractéristiques des objets. En effet, si ce qui est réellement connecté semble pouvoir faire l'objet d'une abstraction conduisant à un « swapping », on ne peut pas procéder de la

sorte avec une relation idéale. La **relation idéale**, un peu paradoxalement à première vue, est alors bien déconnectée, *pour son contenu*, de toute dimension subjectiviste. Elle possède une consistance l'amenant à être pensée comme une entité robuste, quoiqu'elle n'existe pas sur le mode matériel. Il n'est pas concevable que le rouge et le vert ne soient pas des couleurs **distinctes**. Cette impossibilité dérive de la nature de la relation de *Verschiendenheit*, laquelle conditionne les rapports possibles entre ces couleurs, toujours en vertu de leur nature :

> la couleur que je pense maintenant en ce lieu, je peux la penser aussi en un autre lieu, tout comme je peux penser une autre couleur en ce même lieu. Il n'en va pas de même pour la relation de dissimilarité : si A et B sont ainsi dissimilaires, alors ils le sont en tout temps, car ils doivent l'être lorsque l'on comprend ces mots au sens de nécessité logique

L'impossibilité d'opérer des variations de cette sorte avec cette relation concerne les subsistants et la nature des propriétés détermine ici les possibilités des objets d'ordre supérieur.
Il est impossible de concevoir une mélodie différente à partir d'une série de notes exactement similaire à celle qui donne lieu à telle mélodie. Cette résistance qui apparaît ici indique une inconcevabilité, laquelle montre à son tour que la relation est strictement fixée, objectuellement mais **cognitivement** aussi. L'objet qui se trouve présenté via certaines opérations mentales, à partir de *fundamenta*, en fait, *détermine l'étendue des opérations mentales qui se trouvent possibles ou non à son propos*.

De ce point de vue, les entités subsistantes, en vertu de leur relation de fondation, ne peuvent pas être sujettes à n'importe quelles opérations de pensée. La nature de l'objet autorise bien certaines opérations, lesquelles se trouvent être propres à faire se présenter cet objet à un esprit, mais toujours en vertu de la nature de cet objet. Cela signifie que les variations psychologiques qui ne sont pas possibles sont précisément celles qui impliqueraient que les propriétés de cet objet soient autres que ce qu'elles sont.
En ce sens, les propriétés apparaissent alors bien comme nécessaires, et elles sont à la fois fondées dans la nature de l'objet lui-même et dans celle de ses *fundamenta*. L'opération cognitive a donc essentiellement un rôle de visée, de sélection, de saisie, de révélation des traits objectifs d'un objet fondé. Elle semble pouvoir être classée parmi des relations d'identité des objets subsistants. Il n'y a pas de relativisme à mettre en avant ici, ni de suspicion d'affaiblissement du réalisme inhérent à cette approche.

Conséquences possibles
Dans cette perspectives, nous pouvons revenir sur les exemples de Meinong du rapport entre une mélodie et les sons, ou encore celui d'une forme et de ses déterminations locales (1894 ; 1899) permettent de repérer une caractéristique des objets d'ordre supérieur indiquant qu'ils possèdent des conditions d'identité conduisant, éventuellement, à les admettre dans l'ontologie.
Une forme entretient pour Meinong une relation de dépendance interne envers ses déterminations locales : cela signifie qu'elle dépend de localités déterminées, et que si la forme ne peut pas être pensée sans ses déterminations locales, elle n'est pas non plus strictement identique avec celles-ci.
Cela peut sembler étrange à première vue. C'est pourtant une thèse à la fois de Ehrenfels (qui parlait de configurations gestaltiques) et de Meinong, qui argumente en faveur de ce point aussi en 1899. La position de Meinong a amène ici à voir qu'une telle forme possède

alors les mêmes conditions d'identité que celles des objets d'ordre supérieur. Cette distinction amène à dépasser et éviter une ambiguïté ou une conséquence contre-intuitive de la position de Quine.

Le critère d'engagement ontique quinien parait en effet empêcher de reconnaître qu'une statue et sa matière soient des choses distinctes. On pourrait certes soutenir qu'elles n'ont les mêmes conditions d'identité spatio-temporelles : est-ce que la matière n'existait pas avant la statue ? Si, bien sûr. Dans la perspective quadri-dimensionnaliste de Quine, des phases spatio-temporelles de la matière sont différentiables des phases où nous avons affaire à la statue.[5] Mais dans cette approche, on se donne le moment où la matière devient statue. On a de la matière non statufiée, et une statue matérielle. Mais on n'a plus la distinction entre matière et statue à un même moment du temps.
Or si l'on soutient avec Meinong que la forme dépend de déterminations locales de la matière, et que la statue est une forme particulière – donc qu'il y a une **dépendance interne** entre les deux, et qu'elles entretiennent un rapport de fondation, alors nous avons une théorie faisant de la statue un objet d'ordre supérieur réel, qui, dans l'optique meinongienne, possède ses conditions propres d'identité, distinctes de celles de la matière.
Dans la position prônée par Quine, la statue n'a pas de tels critères d'identité finement distincts de ceux de sa matière, lors qu'une phase spatio-temporelle est « statufiée ».
Au contraire, dans une optique meinongienne, la matière satisfait assurément aux conditions d'identité des existants, mais la statue satisfait quant à elle à d'autres conditions d'identité, celles des objets d'ordre supérieur.
Statue et matière sont ici distinguées, rappelons-le, car la statue est fondée sur les déterminations locales de la matière et ne leur est pas identique en tant qu'objet d'ordre supérieur. La statue disparaît (ou change) quand les déterminations locales sont détruites (ou modifiées). La matière demeure après destruction totale de la statue, mais il n'y a plus de statue.
Nous pouvons donc ainsi disposer de conditions d'identité à la fois pour la statue et pour sa matière. Cet argument semble aussi valoir pour la distinction entre les notes d'une mélodie et cette mélodie elle-même : passer par les critères d'identité des objets d'ordre supérieur permet de distinguer les notes et mélodies en tant qu'entités, sans que cela n'annule la relation de dépendance asymétrique qu'ils entretiennent. Il y a donc toujours une forme de dépendance qui concerne aussi la relation entre la forme et ses déterminations locales, ou la mélodie et ses notes. Ainsi, la présence dans la représentation de localités précises est nécessaire à la représentation d'une forme. La présence de sons est nécessaire à la représentation d'une mélodie. Le critère de la dépendance interne est ainsi relatif à ce qu'il faut conserver, dans la représentation abstraite de quelque chose, de façon à préserver le contenu de représentation lui-même – c'est-à-dire ici la capacité des opérations psychiques à faire qu'un objet précis, non pas un autre, soit présenté. Dans cette perspective, Un certain type d'objets non-existants – les subsistants – ont donc bien des conditions d'identité. Celles-ci sont saillantes dès lors que l'on prend au sérieux leur statut d'objet fondé. Les qualifier comme possédant une simple consistance interne ne pouvait permettre de présenter les conditions d'identité auxquelles ils satisfont.

Il semble donc qu'en considérant les entités subsistantes sous leur aspect originel, tel qu'il est apparu dans la position de Meinong, nous puissions faire coup double, et aussi aboutir à une conséquence inattendue. Nous pouvons soutenir que les objets d'ordre supérieur sont

[5] C'est vague. Quand commence la statue? Quand cesse-t-elle? Quand avons nous une statue abîmée, des restes de la statue, ou ce qui était la statue mais n'est plus que de la matière?

des non-existants (ils subsistent) et qu'ils sont dépendants d'un rapport de fondation entretenu avec des objets fondationnels.
Cette relation de dépendance, associée à la relation cognitive inséparable des objets d'ordre supérieur, sans que ceux-ci ne dépendent de celle-là pour leurs caractéristiques intrinsèques, permet de produire des conditions d'identité pour les objets subsistants, conditions certes différentes de celles des objets matériels, mais qui semblent bien permettre de dire quand ces objets sont distincts ou identiques entre eux et en quoi ils sont distincts de ceux sur lesquels ils sont fondés, et donc de ceux desquels ils dépendent tout en étant autre chose qu'eux. D'après le critère quinien, ou plutôt l'exigence qui en est au principe, ils sont donc admissibles dans l'être. Ils permettent de distinguer plus finement parmi les traits du monde. Cela permet aussi de leur attribuer des propriétés, qui sont celles des objets d'ordre supérieur, et satisfaire les partisants des objets non-existants.